

J'aurais dû me trouver bien heureux, mais j'avais toujours le cœur gros d'être enfermé ; je ne pouvais pas m'habituer à rester assis deux heures de suite sans bouger. Ah ! la vie est une chose dure, et l'on n'arrive pas pour son amusement dans ce monde.

Combien de fois, en classe, lorsque le temps était beau, que le soleil brillait entre les exemples pendues aux fenêtres ouvertes, et que de petites mouches dansaient en rond dans la belle lumière, combien de fois j'oubliais l'ardoise, l'exemple et les parafes, la vieille salle, les camarades et la grammaire, regardant ce beau jour les yeux tout grands ouverts, comme un chat qui rêve, et me représentant la côte de Saint-Jean-des-Choux ; les hautes bruyères violettes et les genêts d'or où bourdonnaient les abeilles ; les chèvres grimant à droite et à gauche dans les roches, allongeant leur long cou maigre et leur petite barbe, pour brouter un bouquet de chèvre-feuille dans le ciel pâle ; les bœufs couchés à l'ombre d'un vieux hêtre, les yeux à demi fermés, mugissant lentement comme pour se plaindre de la chaleur. Et nos coups de fouets retentissant dans les échos de Saint-Witt ; notre petit feu de ronces déroulant sa fumée vers les nuages ; la cendre blanche où rôtissaient nos pommes de terre ; puis les grands bois de sapins tout sombres, descendant au fond des vallées ; le bourdonnement de l'eau, le chant de la haute grive à la nuit, les coups de hache des bûcherons dans le silence, ébranchant les arbres... Combien de fois... combien de fois je me suis représenté ces choses !

Tout à coup une voix me criait :

“ Clavel, qu'est-ce que tu regardes ? ”

Et je frémissais, en me rémettant bien vite à écrire.

Rarement M. Vassereau me frappait. Il faisait une grande différence entre ses élèves, il ne s'indignait que contre les incorrigibles. Je crois qu'il devinait mes pensées, et qu'il en avait de semblables, les jours de beau temps, pour son village.

A ceux qui viennent du grand air, aux enfants qui, durant des années, ont niché comme les oiseaux autour des bois, il faut du temps pour s'habituer à la cage, oui, il faut du temps ! l'idée de la verdure leur revient toujours, et la bonne odeur des feuilles, des prés, des eaux courantes, leur arrive par-dessus les remparts.

Si nous n'avions pas eu les jeudis, je crois que je serais mort de chagrin ; car, malgré les bonnes soupes de la mère Balais, je maigrissais à vue d'œil. Heureusement, nous avions les jeudis : Demain nous irons au Haut-Bar, au Géroldseck, à la Roche-Plate. Nous irons cueillir des noisettes au fond de Fiquet, nous courrons dans l'ombre des sapins, nous grimperons, nous crierons, nous ferons tout ce que nous voudrons.

Oh ! les jeudis... le Seigneur devrait bien en faire deux par semaine.

Les dimanches, il fallait aller à la messe et aux vêpres, la moitié de la journée était perdue.

Mais les jeudis nous partions de grand matin, et la mère Balais me disait d'avance :

“ Demain, il faut que tu courses, Jean-Pierre ; je ne veux pas te voir maigrir comme ça. Cette école, c'est bon... c'est très bon ; mais on ne peut pourtant pas s'échiner à rester assis. Les enfants ont besoin d'air. Va courir ! Baigne-toi, mais prends garde d'aller dans les endroits dangereux. Avant de savoir bien nager, il faut se tenir sur les bords. Il n'y a que les bêtes qui se noient. Prends garde ! mais amuse-toi bien... Galope, grimpe ; la bonne santé passe encore avant les quatre règles : c'est le principal.”

Elle n'aurait pas eu besoin de me dire tout cela, car j'y pensais deux jours d'avance, et je m'en réjouissais. Nous étions trois : le petit Jean-Paul Latouche, le fils du greffier, Emmanuel Dolomieu, le fils de notre juge de paix, et moi. Annette voulait nous suivre ; elle pleurait, elle m'embrassait ; mais madame Madeleine ne voulait pas ; et nous étions déjà bien loin dans la rue, à courir, que nous entendions encore ses grands cris et ses pleurs.

Emmanuel et Jean-Paul avaient toujours quelques sous dans leur poche ; moi je n'avais qu'une croûte de pain, mais je trouvais plus de noisettes, plus de brimbelles, plus de tout, et nous partagions.

Notre première idée était toujours d'aller nous baigner. Ah ! la rivière de la Zorne, derrière la Roche-Plate, avec ses trembles et ses hêtres, nous connaissait bien, et je pourrais encore vous montrer le bon fond de sable, à droite du vallon de la Cible.

Quel bonheur, mon Dieu ! d'arriver au bord de la roche nue ; de voir l'immense vallée au-dessous, pleine de forêts ; les grandes prairies en bas, la rivière qui frissonne sous les trembles ; le sentier creux qui descend dans le sable brûlant, entre les petites racines pendances où filent des centaines de lézards, et de se mettre à galoper dans ce sentier bordé de hautes bruyères sèches !

Quel bonheur d'entrer dans les pâturages au fond à perte de vue ; de bien regarder si l'on ne découvre pas un garde champêtre avec son chapeau noir et sa plaque d'étain sur le bras, et d'avancer hardiment

dans l'herbe jusqu'au cou, les uns derrière les autres, pour ne laisser qu'une petite trace !

Quel plaisir d'arriver au bord de la rivière, de mettre la main dedans en criant tout bas : “ Elle est chaude ! ” de jeter bien vite à terre sa petite blouse, d'ôter ses souliers, son pantalon, ses bas, en se cachant et riant, pendant que l'eau siffle et bouillonne sur les cailloux noirs ; puis de se lancer à la file : un... deux... trois... et de descendre le courant comme des grenouilles, sous l'ombre qui tremblotte ; tandis que les demoiselles vertes vont en zigzag et font sonner leurs ailes sous la voûte de feuillage !

O le bon temps !

Comme on frissonne en se redressant dans l'écume, comme on se tape l'un à l'autre sur le dos, pour tuer les grosses mouches grises qui veulent vous piquer ; comme on est heureux d'aller, de venir, de se jeter des poignées d'eau ; et puis d'écouter, d'avoir peur du garde :— Comme on espionne !

Et bien plus tard, lorsque vos dents se mettent à claquer et qu'on se dit : “ J'ai la chair de poule... sortons ! ” et qu'on s'assied dans le sable brûlant, la figure toute bleue, comme on se sent tout à coup bon appétit ; et, si l'on a eu soin d'emporter une croûte de pain, comme on mord dedans de bon cœur ! Dieu du ciel, il y a pourtant de beaux jours dans la vie !

Puis une fois rhabillés, quand on remonte dans le bois, tout frais, tout ragaillardis, en sifflant, en battant les buissons pour dénicher les touffes pâles des noisettes... Parlez-moi d'une existence pareille ! Quand l'école ne sera faite que pour avoir des jeudis, je soutiendrais qu'elle est bonne !

Et les jours, les semaines, les mois se suivaient ; après le dimanche et le jeudi, l'école ; après l'été, l'automne : la saison des poires et des pommes qu'on range dans le fruitier, la saison où les bois se dépouillent, où de grands coups de vent traînent les feuilles mortes dans les sentiers.

Alors les noisettes, les myrtilles, les faines sont passées. On croirait que tout va finir.—Et le froid, les premières gelées blanches, l'hiver, les portes fermées, le vieux métier qui va son train, la pluie que le vent chasse dans notre baraque sur la place : tout marche, les ennuis comptent comme le reste.

L'hiver était donc venu, l'hiver avec ses gros flocons, ses longues pluies qui s'égouttent des toits durant des semaines, l'hiver avec la chaufferette et les gros sabots fourrés de la mère Balais avec les *balayades* du matin, lorsque les femmes, le jupon relevé, poussent la boue d'une porte à l'autre, que les pelotes de neige se croisent dans l'air, qu'on crie, qu'on bataille, qu'on a les oreilles rouges et les mains brûlantes. Une vitre tombe chez M. Roboc, l'avocat, ou chez M. Hilarius, le président... On se sauve... la servante sort... Personne n'a fait le coup !

Ensuite les grands jeudis tout gris de l'hiver, au coin du feu quand la flamme pétille, que la marmite chante, qu'on se réunit en bas chez les Dubourg, en filant ; que madame Madeleine parle de la fortune de sa tante Jacqueline de Saint-Witt ; que la mère Balais raconte l'histoire des écluses de la Hollande, où Balais avait des souliers en paille tressées, pendant qu'il gelait à pierre fendre... et les rencontres de Torres-Vedras, de Badajoz, des Arapiles, où l'on suait sang et eau.

Et les coups de vent, la nuit, qui s'engouffrent dans la cour, en enlevant les ardoises du colombier ! Alors on raccourcit ses jambes sous la couverture, on se tire l'édreton sur le nez, on écoute : la mère Balais toussé à côté, le coucou des Rivel, en bas, sonne une heure ; on se rendort lentement.

Oui, voilà l'hiver ! Il est bien long au pied des montagnes, et pourtant avec quel bonheur on se rappelle le coin du feu, les bonnes figures empaquetées des voisins, les mouffles tirées jusqu'aux cordes, les sabots remplis de peau de lapin, et jusqu'au grand fourneau de l'école, lorsqu'on arrivait un des premiers, au petit jour, avant M. Vassereau, et qu'on se réchauffait en cercle, le petit sac au dos, pendant que la pluie coulait à flots sur les vitres !

Comme on se dit plus tard : “ Quand donc ce bon temps reviendra-t-il ? quand serons-nous jeunes encore une fois ? ”

Avec tout cela, j'avais dans mes classes, et M. Vassereau m'avait choisi pour apprendre les réponses de la messe, avec trois ou quatre autres bons sujets. Il nous faisait mettre à genoux au milieu de l'école, et nous répondions tous ensemble ; l'un aidant l'autre. Il disait :

“ Clavel, je te prévient que tu seras enfant de chœur ; tu prendras la chemise rouge et la toque de Blanchot, tu chanteras avec Georges Cloutier. Tu viendras tous les dimanches.”

Il me faisait chanter le solfège après dix heures, et cela me remplissait d'orgueil. Les Materne disaient que je flattais M. Vassereau ; madame Madeleine me prenait en considération ; le père